



Philippe Lançon
et Michel Houellebecq
au restaurant Lapérouse,
à Paris, le 9 mars.

La littérature, la souffrance, la vie...
la rencontre Lançon-Houellebecq

Houellebecq-Lançon, la rencontre



Les deux écrivains
avaient rendez-vous
au début du mois
de janvier 2015. L'attentat
de « Charlie Hebdo »
en a décidé autrement.
Houellebecq apparaît
dans « Le Lambeau »,
et on retrouve
le livre de Lançon dans
« Anéantir ». Pour un soir,
« Le Figaro » a réuni
les deux auteurs,
figures de proue
de la littérature française.



Vincent Trémolet de Villers
vtremolet@lefigaro.fr

Le rendez-vous remonte à loin. C'était au début du mois de janvier 2015. Michel Houellebecq publiait *Soumission* et Philippe Lançon avait chroniqué le roman dans *Libération*. La rencontre devait se faire dans le bureau de leur editrice, Teresa Cremisi. Avant, il y avait la conférence de rédaction hebdomadaire de *Charlie Hebdo*. Sur la une du dernier numéro, on voyait Houellebecq en mage décati, cigarette au bec : « En 2015, je perds mes dents, en 2022 je fais ramadan. » Lançon avant de partir montre une photo dans un livre de jazz à Cabu. Et puis, soudain, les cagoules, les balles, les cris, la mort. « *L'irruption de la violence nue isole du monde et des autres celui qui la subit.* » Blessé au visage, Lançon gît aux côtés de Cabu, Charb, Honoré, Tignous, Wolinski... Les morts s'ajoutent aux morts. Houellebecq chez lui ne sait rien. C'est le jour de la sortie de son roman. Le téléphone sonne. Il

décroche. Son editrice l'informe du drame et bientôt le rejoint. Le romancier pleure en songeant au massacre. Bientôt il apprend la mort de son ami Bernard Maris. Lançon est transporté en urgence. Les sirènes sonnent dans Paris, la France tremble, les larmes coulent. La hache de l'histoire fend violemment le bois tendre de la rentrée littéraire. L'attentat, le roman, la plume et le sang se mêlent en ce jour maudit. Lançon doit traverser un fleuve de souffrance, Houellebecq abandonne immédiatement la présentation de son livre. Un roman ? C'est une prophétie. Le rendez-vous prévu chez Teresa Cremisi appartient à un monde révolu, celui d'avant l'attentat.

Tout cela remonte à l'esprit quand arrivent, un soir de mars, sept ans plus tard, Philippe Lançon et Michel Houellebecq. L'idée de cette rencontre est née de l'écoute d'un numéro de *Répliques*, l'émission d'Alain Finkielkraut sur France Culture, durant laquelle l'auteur du *Lambeau* expliquait le rôle joué par Proust durant sa convalescence. La littérature soigne l'âme du corps qui souffre. Houellebecq est présent dans le livre de Lançon : « *Il avait l'air d'un vieux chien pas si gentil, abandonné sur une aire d'autoroute près d'un Flunch, ce qui me le rendait sympathique (...). Je l'imaginais volontiers avachi dans un fauteuil comme Gai Luron* (le chien imaginé par Gotlib, NDLR) et

disant, les bras croisés sur le ventre: "Je sens comme une douce torpeur s'abattre sur moi." » *Le Lambeau* apparaît dans le dernier roman de Houellebecq. Le héros, Paul, atteint d'un cancer de la mâchoire, hésite à lire le livre de Lançon mais il lui préfère Conan Doyle et les enquêtes de Sherlock Holmes.

Ils se retrouvent dans l'un des salons privés d'une institution fréquentée en son temps par Musset, Balzac ou Hugo. Le salon des amours où des putti s'em brassent dans un jeu de reflets très Offenbach. On s'attend à voir surgir le Baron de Gondremarck mais c'est Philippe Lançon qui arrive. Il est le premier. Visage émacié, cheveux ras, silhouette mince, il mêle à la fragilité qui l'accompagne depuis l'attentat de *Charlie Hebdo* la grâce d'un danseur ou celle d'un bonze. Élégance du geste, jeu de mains, propos précis et soigné, en pull et tee-shirt, l'écrivain dégage une distinction certaine, presque celle d'un dandy. Michel Houellebecq, bientôt, pousse la porte. Parka, sac à dos, il reconnaît les lieux, ceux où il a fêté son mariage. Dans le sourire discret de l'écrivain se mêlent la curiosité, l'acuité et la malice.

Houellebecq salue, un peu intimidé, son frère de lettres. Il s'étonne de ces cheveux coupés à ras. S'ensuit une conversation étonnante sur les mérites des coiffeurs, les limites de la coupe en brosse et la différence des sabots d'une tondeuse. Pour un romancier, un simple détail suffit à faire jaillir un monde.

Que lire avant la mort? En chroniquant dans *Charlie Hebdo*, *Anéantir*, le dernier roman de Michel Houellebecq, Philippe Lançon avait posé la question fondamentale. Que peut la littérature pour consoler celui qui souffre? C'est aussi cette question qui a inspiré cette rencontre. Elle se déroule sur fond de guerre d'Ukraine et d'élection présidentielle. Elle préférera aux fracas du monde le mystère des personnes quand la souffrance les possède, que la maladie les menace. Ce que Houellebecq dépeint magistralement dans son dernier roman. Les deux hommes se parlent avec précaution et délicatesse. Depuis l'attentat, ils ne se sont croisés qu'une fois. C'était lors d'un cocktail sur l'une des terrasses du Musée de la Marine. Nous étions quelques mois après la tragédie, et Lançon sortait pour la première fois de l'hôpital. « Nous sommes venus chacun avec notre policier », se souvient Lançon. Que se sont-ils dit? Houellebecq avait murmuré, citant saint Matthieu: « Et ce sont les violents qui l'emportent. »

L'univers clos de l'hôpital

Ces retrouvailles ressemblent donc à des présentations. Deux écrivains qui se sont lus, se comprennent et s'estiment établissent entre eux une forme de lien invisible. Comme les membres d'une même confrérie, ils ne se connaissent pas et, pourtant, ils se reconnaissent. La conversation s'enclenche naturellement. Le débit est lent, le silence et les mots jouent en rythme. Comme pour donner un tour comique à ce moment qui ne l'est pas, le serveur au physique de dessin ani-

mé entre et sort, avec une fascinante régularité, pour proposer, tout sourire, un peu de vin, un peu de pain, un peu de vin encore. Déjà, la fumée du tabac ajoute un nuage au clair-obscur. Rien de flottant pourtant dans les mots que s'échangent les deux hommes. Chaque chapitre du livre de leur conversation a un début, un milieu, une fin. Ce peut être l'évocation des écrivains maudits, morts ou vivants – Drieu, Morand, Céline, Renaud Camus – ou l'attachement qu'ils portent aux 33-tours vinyles, attachement supérieur même à celui qu'ils ont pour les livres. Houellebecq s'interroge sur le pouvoir presque diabolique de l'accord géométrique qu'est un rond rangé dans un carré, Philippe Lançon évoque avec nostalgie *Sticky Fingers*, l'album des Rolling Stones sur lequel il pouvait zipper sur la pochette une braguette en relief – « Une vraie braguette », répète-t-il, songeur.

La science-fiction leur donne l'occasion d'un duo intimidant pour celui qui, en cette matière, s'est arrêté au *Seigneur des anneaux*. Thomas Dish, *Planète à gogo*, titres et auteurs défilent pour nous mener au confinement, véritable événement, selon les deux écrivains, de science-fiction. Lançon était dans la Nièvre, refuge de libertés réduites. « Ma chirurgienne m'avait donné comme conseil l'adage: "Partir vite, loin, longtemps" », se souvient Lançon. « Vous avez de la chance, dit Houellebecq, je m'y suis pris trop tard, j'ai dû rester à Paris. » Revient l'angoisse des surfaces à nettoyer et des attestations à remplir. « Je les ai toutes remplies bien soigneusement », poursuit l'auteur des *Particules élémentaires*, avec un mélange de satisfaction et d'accablement. Puis vient, naturellement, l'objet de leur rencontre. Philippe Lançon conserve dans son sourire empêché et sa lippe cicatrisée par le temps les stigmates d'une souffrance indélébile. Houellebecq commence. Le héros de son dernier roman est atteint d'un cancer de la mâchoire. « Le plus terrifiant, dit-il, c'est le cancer de la langue. » Il poursuit: « Huysmans est mort d'un cancer de la mâchoire et Freud aussi, le pauvre, qui fumait beaucoup. Il n'avait pas que des défauts, finalement, cet homme. » L'auteur du *Lambeau* répond par un éloge des chirurgiens, de leur précision, de leur puissance de concentration. Il cite Chloé, sa chirurgienne, celle dont le portrait par Lançon agrémente désormais, entre Jean Cau et Rimbaud, l'un des spectacles de Fabrice Luchini: « Dans votre malchance, vous avez eu de la chance, lui a-t-elle dit, parce que la langue, on ne peut pas toucher. On ne sait pas faire, on ne sait pas réparer une langue. »

Les deux écrivains entrent alors dans l'univers clos de l'hôpital. « Les salles d'attente longues et laides » (Philippe Lançon), les bruits que l'on entend, les médecins que l'on consulte. Les auteurs que l'on lit, aussi. « On pourrait croire, explique Houellebecq, que les auteurs existentiels nous aident dans l'attente d'une IRM ou des résultats d'un traitement. Pour moi, pas du tout. La littérature dans cette situation est un secours

providentiel parce qu'elle nous permet de nous échapper. Une enquête de Sherlock Holmes vous sort de l'hôpital. » Lançon ne dit pas le contraire. Saint Augustin, Pascal, experts en fins dernières, sont déjà un peu groggy. Les poètes ne s'en sortent pas mieux. Houellebecq, pourtant éminent poète, ne puise pas à cette source quand vient l'heure du rendez-vous médical. Si l'auteur du *Lambeau* reconnaît avoir récité mécaniquement quelques vers de Baudelaire en entrant au bloc, il trouvait secours dans les pages de Proust, celles notamment sur la mort de la grand-mère.

Mais c'est dans la peinture qu'il est parvenu à s'échapper. Les tableaux sont des refuges. Il évoque alors une exposition Poussin, la première qu'il avait pu visiter durant sa réparation. Il décrit avec précision la composition du maître: des funérailles sont placées discrètement dans un coin de l'œuvre pendant que les vaches continuent de paître, la vie de se dérouler sans que la disparition d'un seul ne perturbe le mouvement du monde. Rappelons ici que Lançon une fois hospitalisé avait décidé de supprimer tout bruit médiatique: pas de télévision, peu de radio. Une ascèse qui continue aujourd'hui de sauver son existence de la dispersion et du temps bêtement gaspillé. Pas de réseaux sociaux non plus. « Une fois, il y a quelques mois, commence Lançon comme s'il allait raconter une expérience hallucinogène ou la découverte d'un passage secret, j'ai regardé CNews pendant vingt minutes. Il y avait des messieurs qui parlaient fort en disant des choses qui n'étaient pas passionnantes. J'ai éteint. » Houellebecq rit tout seul en se remémorant le sketch des Guignols montrant Serge July et Philippe Alexandre échangeant des banalités devant un verre de poire Williams. « Tous ces duels, ces débats, c'est tout de même un peu ridicule », poursuit-il, un peu gêné d'un tel jugement.

La politique s'invite entre deux verres de meurtre. Lançon tente d'expliquer le mécanisme du quoi qu'il en coûte. Houellebecq se lance dans une profession de foi populiste: « Je suis favorable à ce que l'on écoute la majorité, c'est-à-dire le peuple. Je pense l'exact contraire de la phrase de Céline: "Les cons sont toujours la majorité". Au fond je suis le contraire de Céline sur beaucoup de choses. » Le serveur entre, sort et dans un geste triomphal vide le cendrier avant d'en poser un autre. Les mérites comparés de Chesterton et Bernanos donnent selon Houellebecq une victoire écrasante de l'Anglais sur le Français. Lançon reste sidéré de l'esprit puritain qui plane sur la littérature: « La bibliothèque d'un homme et tout ce qu'elle recèle reflète ses passions, son tempérament, ses défauts, ses tentations: son âme. La seule purge de bibliothèque qui devrait être autorisée, c'est celle que l'on fait quand on a décidé de la ranger ou de déménager. » Les deux écrivains en quittant la table réalisent qu'ils sont presque voisins. Il est tard. Paris s'étire avant de s'endormir. Les réverbères jettent leur lumière tremblante sur le quai des Grands-Augustins. Un taxi pour

Houellebecq, une vieille bicyclette pour Lançon. Deux silhouettes graciles se séparent dans la nuit. ■



SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO

**Michel Houellebecq
et Philippe Lançon,
au restaurant Lapérouse,
à Paris, le 9 mars.**